

lettre ouverte à

M^e Claude Sluys

AVOCAT STAGIAIRE AU BARREAU DE BRUXELLES

par Jean-Pierre BUYLE

Jean-Pierre Buyle est vice-bâtonnier du barreau de Bruxelles et maître de conférences à l'Université Libre de Bruxelles.

jpbuyle@philippe-law.eu

Mon cher Confrère,

Quand elle parle de vous, Monique-Andrée Serf vous qualifie de «grand manipulateur, absolument magique». Elle vous trouve très intelligent et, disons-le, séduisant. Cela n'est pas pour rien que tout le monde vous aime. Vous êtes charmant et enjôleur. Mademoiselle Serf a l'impression que vous passez beaucoup plus de temps avec elle et les artistes à la maison de Boondaël où elle se produit qu'au palais de justice...

Au moment où vous la rencontrez, elle arrive un peu perdue de Paris. C'est la deuxième fois qu'elle tente sa chance dans la capitale. Elle a vingt-deux ans, vous en avez vingt-quatre. Vous terminez vos études de droit à l'Université Libre de Bruxelles. Votre vraie passion, cependant, c'est la magie. Depuis plus de 10 ans, vous faites des tours extraordinaires qui suscitent la joie d'abord de votre famille et de votre entourage et puis du tout-Bruxelles. Vous faites des numéros avec des anneaux qui se défont tout seuls. Vous faites disparaître des boules qu'on retrouve dans le gousset d'un spectateur. Vous passez des sabres dans une caisse enfermant une partenaire au sourire goguenard. Vous sortez un lapin d'un chapeau... A chaque fois, vous ratez avec grâce et humour la fin de vos manipulations... une sorte de Garcimore avant la lettre. Vous avez hérité ce sens du spectacle de votre maman, elle qui avait écrit le mariage de Mademoiselle Beulemans.

Vous aimez les artistes. Vous faites découvrir à Mademoiselle Serf le peintre Arcimboldo et vous lui faites rencontrer vos amis René Magritte et le poète surréaliste Paul Nougé. Vous lui faites écouter le premier 78 tours de Georges Brassens chez un disquaire de la porte Louise. «Magnifique !» s'exclame-t-elle en souriant. Mieux encore, quand vous lui présenterez votre ami Jacques Brel.

A la scène, Monique-Andrée Serf prend le nom de sa grand-mère maternelle qu'elle adore, Barbara Brodsky. D'abord, le nom simplifié Barbara Brodi... puis, le prénom, l'immense prénom de Barbara...

Pour conjurer les nuits noires de l'enfance, elle devient oiseau de nuit, aigle noir. Et c'est la nuit que vous vous rencontrez par hasard au café La Jambe de bois. Elle est grande, un peu enveloppée, marche pieds nus et arbore des bijoux berbères. Elle porte des ballerines noires, des petites chaussures sans talon, nouées à l'aide d'une ficelle qui fait des croisillons autour de ses blanches chevilles. Elle porte une grande jupe à godets, un pull noir à col roulé, des lunettes noires. Elle a une allure formidable. Elle cherche une pianiste. Vous lui présentez Madame Ethery Rouchadzé. Cette virtuose avait quitté sa Géorgie soviétique pour présenter le concours Reine Elisabeth, qu'on appelait encore à l'époque Eugène Isaye. Elle accompagnait Barbara au piano dans La Maison du vieux tilleul près de la chapelle de Boondaël lorsque, dans son chandail noir moulant, elle imitait avec talent Edith Piaf et Juliette Gréco, alors en pleine gloire. Quand Ethery jouait, la musique semblait descendre du haut de ses épaules jusqu'à l'extrémité de ses doigts. Les mots sourdaient de tout son corps. Rappelez-vous vos larmes quand elle interprétait la quatrième ballade de Chopin.

Très vite, Barbara et vous, vous ne vous quittez plus. Votre public, composé pour l'essentiel d'étudiants, riait beaucoup et lançait parfois des pommes ou des cendriers.

Seulement voilà, vous n'avez pas de licence. Les gendarmes de la commune d'Ixelles procèdent à un contrôle et vous somment de mettre fin à vos activités artistiques.



Qu'à cela ne tienne, à vos heures perdues vous êtes aussi restaurateur. Au 140 de la chaussée d'Ixelles, il y a une banale «friture» où on mange des tartines et des tomates farcies aux crevettes d'Ostende. Tout au fond de cette baraque malodorante et mal éclairée se trouve une salle de bal équipée d'une petite scène sans coulisse mais avec un rideau ! C'est là que se trouve le cabaret littéraire Le cheval blanc. Jo Deknine qui avait fréquenté cet endroit avant vous l'avait baptisé La Poubelle...

Et c'est là que la petite troupe s'installe, Ethery, Barbara et vous... Le cabaret-théâtre du Cheval blanc est ouvert tous les jeudis, vendredis, samedis et dimanches à vingt et une heures trente.

Vous croyez en Barbara ! Vous lui dites que le succès viendra, un jour. Vous en êtes sûr. Votre nom est prémonitoire. Il signifie l'écluse. De bon augure !

Ensemble, -elle sous le nom d'Andrée Olga-, vous écrivez ses deux premières chansons : L'Avenir est aux autres et La Promenade. Elle chante aussi L'Enseigne de la fille sans cœur de Villard, Madame Arthur de Paul De Kock, Monsieur Wathier de Jean-Roger Caussimon. Elle est sur scène, mais elle est aussi caissière et vendeuse de sodas. D'autres artistes vous rejoignent : un mime, un imitateur, un baryton...

Le Cheval blanc fait recette. Les gens viennent. Beaucoup d'avocats et de médecins. Mais comme aucun d'entre vous ne sait compter, il faut bien vite déchanter et fermer les portes...

Le mime Cornelis vous donne l'adresse d'Adrienne qui cherche une pianiste et une chanteuse. Chez Adrienne est un bar à entraîneuses situé rue de la Pépinière où les pilotes de la Sabena venaient faire escale la nuit. C'est une boîte minuscule. Il faut que les clients consomment cher pour du whisky et encore plus pour du champagne.

Là, il n'y a plus de place pour vous à la scène. Vous venez attendre votre fiancée dans une brasserie de la porte de Namur, en écrivant un peu tristement des poèmes sur des cartons de bière et en menant une vie de bohème.

Barbara loge rue Thérésienne, chez Prudence, une amie d'Adrienne, au-dessus d'un bar où «Ici, on monte», Elle y dort sur un couvre-lit à franges en satin framboise écrasée.

Trente ans plus tard, on retrouvera ce personnage haut en couleur dans l'opéra Lily Passion, au Zénith d'abord et à Forest National ensuite. Barbara fera dire à Gérard Depardieu : »j'ai été élevé dans un bordel déserté par une femme qui s'appelait Prudence... Elle cachait son argent sous les lattes de son parquet : elle était tellement saoule d'absinthe, elle ne se souvenait jamais où elle avait caché son argent ! Prudence, ma Prudence...»

Un matin, il y a un contrôle de police. Les papiers de Barbara ne sont pas en règle. Son permis de séjour est venu à expiration. Elle est arrêtée 24 heures. Vous allez plaider sa cause à la police des étrangers. Une nouvelle fois, elle doit être reconduite à la frontière. Vous intervenez : «c'est ma fiancée. Nous devons nous marier...» Vous savez déjà ce qu'est une juste cause. Et sur-le-champ, vous faites publier les bans. Mariage de raison ? Vous vous mariez pour des raisons techniques, direz-vous plus tard...

Le 15 septembre 1953, vous prêtez serment au palais de justice, place Poelaert. Votre patron de stage est Maître Pedro Van Halmé. Il avait épousé la cousine de votre papa. C'était un avocat exceptionnel. Il gagnait tous ses procès parce qu'il ne les faisait pas. Il était le roi des accords.

Le 31 octobre, alors que Barbara avait travaillé toute la nuit chez Adrienne, vous vous mariez à l'hôtel de ville d'Ixelles, dans la belle maison de la Malibran.

Vous n'êtes pas très nombreux à la cérémonie. Barbara se déclare «artiste de variétés». Elle est habillée en noir des pieds au turban. Vous vous faites déjà reconnaître comme avocat. Vous êtes en costume. Prudence est opposée à ce mariage. Elle a revêtu une de ses robes de mercière. C'est elle qui paie le repas de noces dans un restaurant italien de l'Îlot Sacré. Votre témoin est Claude Weiler. Il est ingénieur. C'est lui qui offre les alliances. Mademoiselle Rouchadzé est le témoin de Barbara. A dix heures, Madame Madeleine Clément, échevine déléguée, officier de l'état civil, prononce, au nom de la loi, votre mariage. Aucune convention matrimoniale n'est arrêtée.

A aucun moment, vous ne figurez ensemble avec votre épouse sur la moindre photo. Un présage ? Cinq jours plus tard, vous êtes admis à la liste des stagiaires du barreau de Bruxelles. Au début, vous êtes très enthousiaste et vous obtenez un premier résultat. Vous vous rappelez du dossier où vous avez obtenu la restitution d'un cheval volé par les Allemands à Monsieur de Rothschild ? Votre deuxième dossier fut plus délicat. Monsieur Van Halmé vous avait confié la préparation d'une de ses plaidoiries. Vous vous étiez donné rendez-vous dans la salle des pas perdus du palais de justice, tôt le matin pour le briefer, avant l'audience.

Et jamais vous ne vous êtes présenté... L'affaire dut être remise.

N'importe qui aurait trouvé une raison crédible pour justifier cette absence. Pas vous. Vous avez expliqué à votre maître de stage que vous étiez bien arrivé à l'heure au palais, mais qu'en montant les marches, vous aviez croisé une femme extraordinaire. Vous vous étiez retourné et l'aviez suivie. Elle vous avait occupé toute la journée... L'histoire n'était sans doute pas tout à fait celle-là, mais comme c'était le fantasme absolu de Maître Van Halmé, il a laissé passer...

Le métier d'avocat ne vous désarme cependant pas. Vous voulez porter aux nues votre jeune épouse. Vous montez à l'assaut de Paris. Vous déchargez les cageots aux Halles pour faire rentrer de l'argent dans le ménage. Vous faites votre numéro de prestidigitateur au Caveau des légendes rue Jacob. Barbara vous accompagne au piano.

Vous faites la navette entre Paris et Bruxelles, où vous avez entrepris votre service militaire, comme sous-officier. Vous serez tireur d'élite et champion dans toutes les disciplines : arc, revolver, fusil de guerre, ... avant d'être réformé pour des propos un peu inconvenants tenus à un général qui vous passait en revue.

Et puis, miracle, vous convainquez la direction de l'Ecluse d'accepter Barbara en «lever de torchon»: trois chansons au début du spectacle, pendant une semaine, le temps d'un remplacement... Elle sera tête d'affiche le 1er octobre 1954.

Dans le public, le patron de la firme Decca Belgique se lève. Il applaudit et s'enthousiasme. C'est vous qui allez offrir à votre jeune épouse le premier enregistrement, un 78 tours gravé en Belgique. Dans les années nonante, lorsqu'il sera question d'éditer l'intégrale de l'œuvre de Barbara, elle mettra trois mois pour retrouver à Anvers chez un particulier qui avait racheté les bandes au poids lors de la fermeture de Decca, le master de Mon pote le gitan, le succès de Montand, et L'œillet rouge de Brigitte Sabouraud...

A la sortie de ce disque noir, il s'en vendra moins de cent...

Votre histoire d'amour va par la suite petit à petit s'étioler. Les disputes et les désaccords sur le répertoire se multiplient. Au matin d'un rendez-vous avec un producteur, Barbara poursuivra sa route. Seule. Après trois ans de mariage. Dans Lily Passion, Lily est ambiguë «Oui, j'ai été mariée, il y a très longtemps. Mais je ne me souviens plus du tout du visage de mon mari»... Votre frère viendra la visiter bien plus tard dans sa loge à la fin d'un spectacle, Barbara ne se souviendra de rien : «Qui êtes-vous ? Je ne connais pas de Sluys. J'ai épousé un médecin anversois,» dira-t-elle, en le mettant à la porte.

Dans l'une de ses premières chansons enregistrées en studio, elle écrira:

*J'ai tué l'amour
Parce que j'avais peur
Peur que lui ne me tue
A grands coups de bonheur
J'ai tué l'amour
J'ai tué mes rêves
Tant pis si j'en crève.*

Votre divorce est prononcé par un jugement du Tribunal de grande instance de la Seine le 12 novembre 1962. Cela vous donnera l'occasion de vous remarier par la suite. A deux reprises...

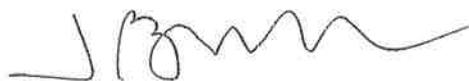
Vous quittez entre-temps le barreau sans terminer votre stage, le 10 mai 1955. Et puis vous exercerez une trentaine de métiers des plus divers : imprésario de théâtre et de variétés, producteur de cinéma (l'un de vos films sera même primé à Cannes), brocanteur, organisateur d'expositions de grande envergure au Crédit Communal... Vous organisez même une exposition «Barbara en scène» au Cinquantenaire avec l'association Perlimpinpin.

Vous rejoignez finalement en 2005 celle que vous aviez lancée...

Mon cher Confrère,

En honorant ainsi votre mémoire, je voulais vous remercier d'avoir été celui qui a créé et porté aux nues l'une des plus grandes artistes de la chanson française. Vous avez sans doute été peu de temps dans sa vie, mais vous avez été son indispensable pygmalion. Avant d'être son amant et son mari, vous avez été son associé artistique, son manager, son avocat. Grâce à vous, elle chantait toute la journée. Grâce à vous, elle était hantée par son métier. Grâce à vous, elle a fait espérément carrière.

«La plus belle histoire d'amour, c'est vous...»



Jean-Pierre BUYLE